

CHRONIQUE

Culture et Résistances au Maghreb

Zarzis, 31 octobre - 6 novembre 1988.

C'est Noureddine SRAIEB du CRESM (Aix-en-Provence) qui a organisé ce colloque marathon international auquel il pensait depuis plusieurs années. Pas moins de cinquante communications étaient prévues ! Le titre de la rencontre est plein d'ambigüités. Quoi de plus vague que la notion de culture chez les intellectuels et dans les medias, entre le populisme et l'élitisme d'une part, la sectorialité et le totalisme de l'autre ? Il en est de même de la résistance. Si, dans la majorité des cas, on le réfère à la libération nationale, beaucoup d'autres domaines peuvent se prévaloir du refus de tout acte imposé de l'extérieur, où règnent différents types d'hybridation et d'ajustement (Michel CAMAU).

Toujours est-il que l'organisateur la réfère à deux thèmes principaux, vus sous l'angle de plusieurs disciplines, d'après les intuitions de Lucien Fevre sur les rapports entre histoire et culture. Le premier s'intitule : Résistances, Espaces, Sociétés. Le deuxième envisage les résistances d'abord dans la littérature orale, puis dans la littérature écrite, enfin dans les arts.

Pourquoi les problèmes des cultures populaires n'ont-ils pas leur place dans les recherches sociales françaises ? Claude LIAUZU fait la critique de ce champ d'études. Développement et modernité sont en quête d'une légitimité. Mais les sciences sociales n'ont pas encore complètement réussi à rendre compte de l'imprévisibilité des sociétés affrontées à ces problèmes. Le rationalisme musclé et abstrait de l'Occident n'apparaît plus comme vraiment universel, et vouloir continuer à le considérer comme tel ne serait qu'une tentation de néo-orientalisme. Ce sont donc des approches très diversifiées qui vont s'exprimer dans ce colloque.

I. RÉSISTANCES, ESPACES, SOCIÉTÉS.

Les opinions verbales, ludiques et répétitives, qu'elles soient étudiées du point de vue historique ou psycho-sociologique, rejoignent directement le politique. C'est ce que montre Olivier VERGNIOT à partir des blagues que les Marocains diffusent sur Khattri Ould Joumani, personnage réel, saharien pro-espagnol, rallié au roi en 1975. Il se différencie de Joha en ce sens qu'il n'a que des aspects négatifs et qu'il sert de défouloir collectif. La fonction

compensatoire des plaisanteries à son sujet est claire. L'anti-héros est ici un ethnotype riche en significations (On signale, par ailleurs, que la construction de la grande mosquée de Casablanca suscite le même phénomène).

Dans le monde des oasis (exemple de Figuig), le changement s'observe déjà dans l'utilisation des ressources en eau. Pour Abdellatif BENCHERIFA, c'est une dégradation, même si des groupes, pour exorciser avec des moyens modernes la culpabilité de l'abandon des terres, s'accrochent encore à la culture oasienne alors que des palmiers sont abandonnés à cause d'une forte émigration, des champs ne sont plus cultivés. Pour comprendre le fait de la nouvelle exploitation non rentable, il faut considérer cette société comme un tout. On voit alors que ces phénomènes ne sont peut-être que passagers parce que leur rationalité vient non pas de l'économie, mais de structures plus profondes.

Une forme de résistance quotidienne se manifeste chez les Touaregs. On peut la constater par le refus de l'autre dans le chant, le vêtement, la gestuelle, la langue, la récupération de l'histoire, le détournement de la dénomination géographique et religieuse. On peut aussi la percevoir dans l'innovation : adaptation vocalique de l'alphabet tfinagh, transformation de l'écriture graphique en écriture cursive pour passer du signe au récit. Enfin elle survit dans une littérature du désespoir, dont Hélène HAWAD-CLAUDOT nous a traduit des extraits, en face d'un système qui a adopté des rouages ancrés dans le monde moderne.

On retrouve certaines de ces préoccupations dans les requêtes paysannes présentées dans la région de Annaba à la fin du XIXème siècle. Il s'agit, ici aussi, de la question de la terre, comme l'analyse Ouarda TENGOUR. Un premier palier à franchir est celui de l'écrivain public francophone. Un deuxième est celui des dispositions juridiques défendues par l'administration coloniale. Le dernier est celui du gouverneur général. La revendication se fait souvent à un degré infra-économique. Elle marque une prise de conscience des individus, un nouveau type de résistance culturelle.

*

Sur le plan économique, la soumission du travail par le capital a besoin de l'aide de l'Etat. Se maintiennent cependant, d'après Larbi TALHA, des espaces de liberté où peut naître la résistance réelle : utilisation pré-prolétarienne des armes, refus du salariat. Dans l'ordre de la résistance formelle, le refus de la prolétarianisation se fait par l'émigration au service de la communauté paysanne d'abord, puis contre elle dans une nouvelle étape historique. L'argent et le salariat, en effet, véhiculent une culture qui mine de l'intérieur les structures paysannes, ce qui montre que toute résistance sur le mode formel est vouée à l'échec.

Sur le plan linguistique, on peut aborder le problème de la résistance par le biais du sabir. Un des exemples fournis est celui de Kaddour Ben Nitram, alias Edmond Martin (1888-1963?), étudié par Kmar BENDANA-MECHRI. Grâce à lui, le courant d'études ethnologiques se base sur le dialecte et le folklore. L'auteur se bat sans succès pour que ce genre mineur soit reconnu à sa juste valeur littéraire. Sa production pourrait servir comme matériau pour l'histoire sociale, culturelle et linguistique. En tous cas, elle nous éloigne des catégories traditionnelles trop tranchées. Mais pourquoi les nationalistes tunisiens l'ont-ils boudé?

La position vis-à-vis de la langue dialectale est révélatrice. Anna PARZYMIES, de Varsovie, le montre à propos du rapport de William Marçais en 1930. Sa défense du dialecte fut considérée, à l'époque, comme un des piliers de la politique coloniale, bien qu'elle fût essentiellement celle d'un linguiste. Ce jugement n'a guère changé chez les Tunisiens contemporains, montrant ainsi un malaise de cette société mono-ethnique où l'enseignement du dialecte à l'Institut Bourguiba des Langues Vivantes, par exemple, pose encore de nombreux problèmes, parce qu'il est considéré comme un acte gratuit, sans rapport avec la place fondamentale du littéraire et de son adaptation à la modernité.

On trouve de grandes ressemblances avec cette situation en Algérie, comme le montre Dalila Morsly. Le français n'est pas devenu la langue maternelle des Algériens. Le dialecte cristallise la résistance après l'échec des armes et par peur du génocide culturel. L'enseignement du français a été compris comme synonyme d'évangélisation. Le mouvement des Oulémas, mais aussi les autres partis politiques, prend explicitement la défense de la langue arabe. Cependant, le problème du rapport dialectal-littéraire n'est, en général, pas mentionné. En revanche, le bilinguisme ne semble pas remis en question. Mais qu'en est-il du berbère?

Comment se fait-il que le discours sur l'arabe 1 (le dialecte ou langue première acquise, langue de plaisir) se tienne encore aujourd'hui en arabe 2 (le littéraire)? Pourquoi les langues de la communauté ont-elles dû s'effacer devant la "langue nationale", ou langue standard (langue du pouvoir)? Aziza Boucherit essaie de répondre à ces questions en montrant comment l'idéologie a pris le pas sur les langues pratiques. Pourtant, le champ de ces dernières reste immense, leur richesse est indéniable. Les interférences existent, comme dans le discours syndical et parfois politique. La puissance de l'écrit est déterminante pour le triomphe de l'arabe 2. Mais n'est-on pas, en réalité, en présence d'une co-existence?

Sur le plan de la psychiatrie, chez les jeunes de l'émigration ayant affaire avec la justice, Nicole LEVANTHOAN-PELLERIN observe le thème de la violence, plus vaste que celui de la délinquance. Elle essaie de la considérer comme le théâtre d'une longue pièce. Déjà, le droit et la législation ne leur sont pas très favorables, ils sont même instruments de domination. Elle analyse bien, à ce propos, la notion de seuil de précarité. Elle montre aussi que l'autorité dominante n'a jamais partie gagnée, étant donné les ruses employées pour y faire face. La psycho-pathologie des Maghrébins émigrés a évolué considérablement : la majorité des enfants impliqués sont sans père.

Pour Laroussi MOULIM, la résistance est surtout détournement de fonction. Il l'observe à propos de la transe, par exemple chez les Issaouias, en particulier dans l'attitude des spectateurs qui prend la forme de résistance au corps. On se voile pour ne pas voir sa propre image. Des textes de Allal al Fassi et Abdallah Laroui viennent ici témoigner contre eux-mêmes : résister, n'est-ce pas accepter pour neutraliser ?

La folie est-elle poésie ? N'est-elle pas aussi résistance ? Abdallah ZIOU ZIOU se pose ces questions à partir de son expérience psychiatrique. Il part d'abord de la formule traditionnelle : "L'Arabe paranoïaque", montre que l'on n'accepte pas la différence et constate que ce qui manque, c'est l'écoute et la parole. Ces dernières existent parfois dans les lieux de pèlerinage traditionnels. D'une manière générale, la pris en charge familiale et la recherche du non-dit font partie d'une thérapeutique efficace basée sur la recherche du dialogue.

II. RÉSISTANCES ET LITTÉRATURE ORALE.

MAROC

Les poètes-musiciens-paysans (imdyazen) de langue berbère du Haut-Atlas non seulement survivent, mais encore se développent. Leur propos s'inscrit dans le discours culturel traditionnel et comporte une vision moraliste de l'histoire. Les nationalistes ont cherché à les planifier rationnellement, mais devant cette entreprise, le peuple a répondu par une véritable perversion du langage, une "tricherie dans la tricherie", comme l'appelle Hassan JOUAD, pour éviter toute récupération par autrui, pour affranchir définitivement le langage.

Se basant sur le fonds Colin, actuellement à l'Institut d'Arabisation de Rabat, Louis de PRÉMARE a dépouillé deux cents quatrains en langue régionale et portant, du XVI^{ème} siècle à nos jours, sur des sujets politiques. Ils montrent des prises de position contestataires (ou conformistes). On y sent également la tension arabo-berbère. Le quatrain peut aussi jouer le rôle de

critique sociale. Dans nombre d'entre eux se profile la figure mythique du Messie attendu pour rétablir l'ordre et la justice. Enfin l'élément confrérique n'est pas à négliger. Une question demeure : qui sont les auteurs de ces quatrains ?

La résistance de la femme face à l'homme apparaît dans le conte de Aïcha où sa ruse (*kayd*) triomphe du fils du sultan (science, amour propre, honneur, prévoyance, descendance, mais également polygamie). Ici la ruse est positive. Abdelhamid DIALMY propose aussi une interprétation symbolique de ce conte et en montre les résistances latentes au niveau du prénom Aïcha, du nombre trois, du sexe, celles de l'anté-Islam face au juridisme sunnite, de la culture populaire face à la religion officielle, de l'initiation mystique à la portée de la femme.

ALGÉRIE

La folie conteste le consensus idéologique. Elle peut puiser aisément dans la tradition orale qui la représente en dépassant son référent médical. Sa conception de l'anormalité, pour la tradition, est très tolérante, même si la trajectoire en diagonale du poète, amoureux fou, peut déboucher sur la mort. Pour d'autres, le passage obligé est celui du mysticisme. Son discours n'est pas forcément un contre-pouvoir et Mourad YELLES-CHAOUICHE insiste pour que l'intellectuel maghrébin ne projette pas ses préoccupations sur l'objet de son étude.

La vitalité et la facilité d'adaptation de la poésie kabyle sont remarquables. Salem CHAKER en note les conflits externes et les tensions internes. Ils sont résumés dans un poème du XVIII^{ème} siècle attribué à Yusef u Qasi. Le poète est l'interprète de la mentalité collective, il est celui qui "explique", qui "éclaircit". La poésie est la mémoire et l'instance du jugement social du groupe. De la résistance au pouvoir colonial, elle passe à l'affirmation identitaire face au pouvoir central algérien et à l'arabo-islamisme chez le chanteur Idir par exemple.

Comment se fait-il que le kouttab, si important dans la résistance aux époques moderne et contemporaine, soit pratiquement occulté ? C'est la question que pose Fanny COLONNA à propos d'un texte de Joseph Desparmet écrit en 1905. Elle utilise aussi une approche d'Yvonne Turin. Il faut dire ici que le système français, comme celui des réformistes algériens, voulait, au nom d'un certain positivisme, la fin du kouttab, d'où les occurrences négatives que l'on trouve dans l'ensemble des références ou même le refoulement. Mais le texte de Desparmet reste le témoin d'une culture lettrée populaire.

TUNISIE

De 1860 à 1885, dans la région de Gafsa, apparaissent des chants populaires retrouvés dans leur entier par Hafnaoui AMAIRIA. L'existence de ces textes est d'autant plus remarquable qu'habituellement on la considère comme le propre du milieu citadin. Ces poèmes contiennent des doléances vis-à-vis du pouvoir beylical, puis la contestation de l'occupant français. Leurs auteurs sont 'Ali ben 'Abdallah et 'Ali ben 'Alia. Ce patriotisme local dure jusque vers 1920 date à laquelle il se fond au mouvement national.

Depuis les années vingt, les poèmes de Abderahmane el Kefi, militant communiste, décédé au début des années trente; sont encore diffusés. Ils ont été colligés par des Destouriens et déposés au Ministère de la Culture, mais leur véritable nature est édulcorée. Ils se situent dans une longue tradition de résistance à la religion et à l'Etat. Leur auteur avoue ne vouloir se soumettre à quiconque et, après avoir dénoncé le monde de la domination, il termine en général sur une note pessimiste. Mustapha KHAYYATI considère que le radicalisme du poète est peut-être un peu exceptionnel. Son oeuvre mérite cependant de ne plus être occultée. Elle fait partie de la même culture que les textes étudiés dans les communications précédentes. Enfin, dans sa veine vulgaire, il est rejoint par des poèmes de Badaoui Jabal, Moufdi Zakariya et Muzaffar Nuwwab.

Noureddine SRAIEB propose une étude plus globale de cette poésie chantée qui joue un rôle énonciateur-dénonciateur, en se basant sur le corpus de Mohammed Marzouqi. La lutte contre l'injustice y apparaît comme un devoir religieux, d'origine divine. Si on ne peut pas résister dans le sens du Jihâd, il reste la fuite : ces départs en masse furent d'ailleurs reconnus comme une dissidence. Et tout ce qui relève du banditisme est connoté de manière positive. Dans la période actuelle, on assiste à la professionnalisation de ce genre de culture. La poésie populaire est alors folklorisée par le pouvoir qui l'utilise à son service.

La poésie de résistance en arabe dialectal a existé à toutes les phases de l'histoire moderne en Tunisie. Son étude montre que la culture qui la soutient est fondement et fruit de la résistance. Rachid DRISS, dans une intervention de type autobiographique, s'appuie sur les recueils de Marzouqi, Belhoula et Boudhina. Mais il tient compte également de la poésie en arabe littéraire (Mounawar Smadah) et même d'une certaine manière de réciter le Coran. L'accord de ces différents modes d'expression se retrouve dans le journal *Tûnus al-Fatâh* jusqu'à sa suppression en 1939.

MAURITANIE

La résistance des esclaves contre les maîtres en Mauritanie s'exprime aussi dans la littérature orale. Les textes ont été recueillis par Aline TAUZIN. L'esclavage domestique est ici ancien et héréditaire par le père. La femme peut se marier avec un homme de condition inférieure. Le chant des femmes esclaves met en cause, sans viser fondamentalement l'institution de l'esclavage lui-même, la perversion de ce type de relations, où la femme esclave doit élever les enfants de sa maîtresse et être corporellement à la disposition de son maître. A noter l'importance du registre scatologique dans cette poésie.

III. RÉSISTANCES ET LITTÉRATURE ÉCRITE.

Abdellatif LAABI ne veut pas être marchand de la souffrance. Aussi a-t-il essayé de généraliser son cas pour étudier: "Ecriture et Incarcération". Comment écrire en prison? Pour répondre à cette question, il parle donc à la troisième personne. La réclusion de l'homme ne peut se faire que dans son contexte social. L'univers carcéral cherche à procéder à une logotomie en douceur. Mais l'homme libre porte en lui un patrimoine inaltérable. Voilà pourquoi écrire est un acte de résistance et de dissidence. La création en prison est marquée par le bouleversement des perceptions habituelles. La communication avec les autres est une passion dévorante. A titre d'illustration, l'auteur a lu un de ses poèmes. Ce fut un grand moment de ce colloque.

Un autre poète marocain, Abdallah BOUNFOUR, commence par analyser l'évolution des poèmes berbères face à l'occupation étrangère. D'abord, c'est l'absence de dénomination (qu'est-ce qui arrive?). Puis c'est la prise de conscience par l'emprunt à l'arabe. Une fois nommé, le phénomène devient la proie de l'historien et du politologue. Pour ce qui concerne la terminologie arabe de la résistance (*muqâwama*), on s'aperçoit qu'elle est peu étudiée par rapport au nationalisme (*qawmiyya*).

Dans la littérature maghrébine d'expression française, la référence à l'identité arabe n'existe jamais. Les reticences du lecteur maghrébin face à cette littérature viennent de la projection de la biographie du Prophète (*sîra*) sur les autobiographies (*sîra dâtîyya*) des auteurs arabes contemporains : ces derniers procèdent, d'une certaine manière, comme les mystiques. De là vient la résistance du lecteur.

S'agissant de la littérature féminine tunisienne, Jean FONTAINE fait remarquer que la résistance au fait colonial en est presque absente, à part une exception. La résistance est donc celle de la femme à l'homme. Elle peut être

passive (échec des valeurs du passé, vanité de l'habitude, tristesse, sentiment de l'injustice) ou active (révolte, défi du corps). Mais quand les Tunisiennes ont cessé de vouloir faire de la résistance dans leurs textes, elles ont débouché sur une véritable littérature, qui sait au besoin employer l'humour et l'ironie, et où le suicide apparaît.

Comme on peut le constater, la littérature écrite fut le parent pauvre de ce colloque.

IV. RÉSISTANCES ET ARTS.

Le nationalisme fonctionne comme l'assassiné du père. La renaissance artistique algérienne connaît une mutation dégageant les arts de la tradition, dans les années vingt, à la suite de la démarche politique de l'émir Khaled. Nadia BOUZAR-KASBADJI étudie en particulier Edmond Nathan Yafid, de confession israélite, et son disciple le ténor Mahieddine Bachetarzi qui, déjà à l'époque, utilisent le disque pour propager leur musique. Ces musiciens reçoivent l'appui des intellectuels de la renaissance algérienne, au sein d'une atmosphère coloniale assez favorable, dans les locaux mêmes du pouvoir. On assiste aussi à la naissance de la critique d'art et à la désacralisation de la liturgie.

Pour les orientalistes européens, les peintres maghrébins sont orientaux, habitants le pays de la lumière, mais pour ceux du Moyen-Orient, ce sont des occidentaux, habitants le pays du soleil couchant, du crépuscule. Cette constatation permet à Laroussi MOULIM d'affirmer que les peintres maghrébins sont partagés entre lumière et ombre, plus proches cependant de la seconde.

Benamar MEDIENE, pour parler de la peinture algérienne, a choisi, à titre exemplaire, Mohamed Issiakhem (1928-1985), artiste de l'explosion, né avant terme, complexé par ses cheveux roux, amputé à quinze ans par une grenade avec laquelle il s'amusait. Il travaille dans un hammam, puis émigre à Alger où il gagne sa vie en dessinant des portraits. Il étudie avec Mohamed Racim et devient lauréat des Beaux Arts à Alger en 1951. Ami de Kateb Yacine, il vit à Paris avec lui. Il construit, dans chaque tableau, un langage indéfiniment renouvelé.

En 1967, neuf peintres algériens exposent et se nomment Aouchem. Selon Ali SILEM, c'est une peinture de résistance à l'art abstrait d'inspiration occidentale, à l'art colonial académique, à l'art "patriotard" de l'Union Nationale des Artistes Plasticiens. Le groupe propose une expression picturale de tous les modernismes par la prise en charge de l'héritage arabo-berbéro-

africain. Ils retrouvent l'arabesque et le triangle. Le groupe s'est dissous, mais son influence se poursuit, malgré les réticences des autorités.

Marie VIROLLE-SOUBES essaie de situer la chanson rây entre la marginalité et la résistance. Cette forme de chanson commence dès les années trente, en Oranie, dans les milieux ruraux, dominés, déracinés par la colonisation, aux marges du *malhûn*. La thématique est variée: douleur, injustice sociale, alcool, provocation. D'abord assez limitée, l'audience de cette chanson profite, à partir de 1985, de la publicité des médias qui s'en saisissent et finissent par l'intégrer dans la culture officielle. Le rây des cheikhates est le plus significatif: chant d'état d'âme, de libations, de proximité. Il a une influence décisive sur celui des chabs.

La chanson berbère modernisante a fleuri au Maroc depuis 1970 au sein de nombreux groupes. La première de ces formations est "Ousman" (Les Eclairs). Claude LEFÉBURE analyse la production chantée par ce groupe dont le pilier est Ammori Mbark: soixante titres procurés par une douzaine de poètes. Toute l'entreprise fait défense et illustration de la langue et de la culture berbères. La moitié des textes privilégie cependant d'autres thèmes: émigration ouvrière ou sentiments amoureux; seul un tiers des textes délivre en priorité l'avertissement militant.

L'aménagement de l'espace peut aussi être un élément de résistance. L'habitat vernaculaire actuel dans les Aurès a été observé par Samia ADJALI. Le site, l'urbanisme, l'organisation spatiale, mais aussi l'utilisation des matériaux locaux, la législation inhérente au groupe participent à la transmission et à la conservation des foyers culturels (*dechra, mechta, queiaa*). On peut le constater d'abord par le choix naturel des sites, puis par l'apparition de la *sqiya* au moment de l'invasion arabe, enfin dans la manière d'utiliser les constructions récentes (en particulier la chambre des invités).

La Médina de Tunis apparaît, aux yeux de Jelal ABDELKAFI, comme véhiculant des valeurs historiques, culturelles et culturelles qu'il est important de sauvegarder, maintenant quelle est aussi un enjeu politique. Au début de l'indépendance, la tension monte, à son propos, entre l'Etat et la Municipalité, au sujet de la laudification, montrant la décadence de la société traditionnelle, et de la dégourbification, pour retrouver la dignité nationale. L'Association de Sauvegarde de la Médina manifeste donc la résistance de la Municipalité, à l'écoute des citoyens, face à l'Etat.

CONCLUSION

De l'ensemble des discussions, il ressort que le but d'un tel colloque devrait être de transformer le rapport entre histoire des faits et histoire des idées pour le traduire en savoir scientifique. Or les contraintes qui pèsent sur l'homme maghrébin aujourd'hui sont originales (par exemple, l'intégrisme n'est-il pas une résistance?). La résistance n'est pas forcément maîtrise de son destin, elle se paie même très cher, elle est aussi porteuse de mort. Des processus échappent aux intéressés. La revendication est une plate-forme politique. Là se poserait la question des minorités et on doit se demander par quel processus se maintient une culture: n'est-ce pas par assimilation? La résistance renvoie donc à l'identité.

Sur l'identité, on reproduit souvent un discours forgé pendant la lutte de libération nationale. Or cette notion évolue sans cesse. Revenir toujours au bouc émissaire colonial est une manière d'évacuer la difficulté que l'on a à trouver sa propre identité. Parler de l'autre est une manière d'éviter de parler de soi et c'est peut-être ce qu'attend l'Occident. L'intellectuel lui-même résiste-t-il? Accepte-t-il concrètement, dans sa vie personnelle, le paradigme de la modernité? Et pour définir ce à quoi on résiste, il faut faire la liste et étudier le comment par des études ponctuelles. On a remarqué aussi que les études de droit faisaient défaut. D'autre part, quel rôle peut jouer la vie associative (par exemple, les Ligues de Défense des Droits de l'Homme) dans la résistance ou quel est l'enjeu de la culture comme moyen d'hégémonie?

Restent également le problème de la subjectivité dans le discours, celui de la résistance dans la littérature maghrébine d'expression française ou, tout uniment, celle d'expression arabe. Quelles peuvent être les raisons de ceux qui ne résistent pas? Comment fonctionne concrètement la francophonie? Quel est son rapport avec la laïcité? Comment peut-on réfléchir sans passion sur les langues véhiculaires en Afrique du Nord? Comment respecter les aspects composites de la culture? Quels rapports de force existent entre les résistances au Maghreb et les sphères du pouvoir international? Enfin comment passer de la défense identitaire à la mobilisation culturelle?

*

Noureddine Sraieb a réuni 37 chercheurs dans des entretiens pluridisciplinaires ayant pour thème: "Culture et Résistances au Maghreb" (ou plus exactement les modes d'expression culturelle de la résistance). Y étaient représentées l'économie, la linguistique, la géographie, l'histoire, l'ethnologie, la sociologie, la politique, la poésie, la critique littéraire, la psychiatrie, la peinture, la musique, l'architecture... Si des conclusions définitives n'ont pas

pu être tirées, il reste qu'un matériau considérable a été présenté et que certains problèmes ont été mieux posés.

Jean FONTAINE